

# Sortir du smog



Le complexe One Central Park, de Jean Nouvel, à Sydney, en Australie, accueille un jardin vertical conçu par le botaniste Patrick Blanc.  
ARCHITECTE CONCEPTION ATELIERS JEAN NOUVEL - ARCHITECTE D'EXÉCUTION PTW ARCHITECTS. PHOTO ROLAND HALBE

L'état d'urgence est décrété : d'ici à 2050, les deux tiers de la population vivront dans les grandes villes, déjà au bord de l'asphyxie. Habiter sur les mers, aménager les zones désertiques ou faire respirer les zones urbaines, les projets des nouveaux « architectes verts » portent une vision ambitieuse : créer une nouvelle civilisation, en symbiose avec son environnement



5

LES AFFINITÉS VÉGÉTALES

**L'historien Romain Bertrand, troublé face au palétuvier**



6

BON COURAGE !

**Faire face au handicap, par le médecin Jean Claude Ameisen**



7

UN MANUEL POUR DEUX

**Milza et Berstein, une entente qui s'inscrit dans le temps**



8

ESQUISSES DU FUTUR

**La danse à double sens de Lili Reynaud Dewar, performeuse**

## SORTIR DU SMOG

# Les architectes entrent en résilience

Ils veulent transformer la ville en une entité urbaine vivante, respirante, réinstallée dans la biosphère... La nouvelle génération fait l'expérience de l'écologie urbaine et amorce la nécessaire transition vers un monde durable

FRÉDÉRIC JOIGNOT

Ils sont nombreux, audacieux, souvent militants. Certains sont déjà des figures du XXI<sup>e</sup> siècle. Ils représentent une génération de jeunes architectes « asphyxiés » par nos grandes villes, qui veulent réintégrer l'urbanisme et l'architecture dans la biosphère. Ils se disent concernés et responsables, et on les comprend : d'après plusieurs études publiées lors de la Journée mondiale 2016 contre la désertification, 40 % de la consommation énergétique mondiale provient de la construction et de l'habitat. Alors, ils rompent avec les recherches formelles et les édifices de prestige du postmodernisme pour inventer une architecture associée au génie civil, économe, attentive aux matériaux durables et recyclables, s'appuyant sur les énergies renouvelables (solaire, éolien, géothermie, évaporation), bioclimatique (épousant l'environnement et le climat) ou biomimétique (s'inspirant des cycles et du design de la nature). Une révolution.

Les nombreux projets prospectifs et les réalisations de cette nouvelle génération témoignent de leur ambition déclarée. Pour Vincent Callebaut, 41 ans, il s'agit rien de moins que de bâtir « une nouvelle civilisation ». L'objectif est de construire « des villes résilientes », mais aussi d'alléger la pression humaine sur la biosphère en commençant d'aménager les régions désertiques (30 % des terres à récupérer) et d'habiter les mers (71 % de la surface terrestre) de façon écologique. Un projet global, cherchant des solutions au niveau planétaire, qui se dessine trait à trait.

## ÉTAT D'URGENCE DÉCRÉTÉ

Le premier grand chantier décisif et colossal de ces nouveaux architectes est de transformer et dépolluer les grandes cités. Car l'état d'urgence est décrété. D'ici à 2030, les deux tiers de la population seront citadins. Or, 95 % de la population mondiale vit dans des régions dont la qualité de l'air n'est pas conforme aux normes de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), selon le rapport publié en 2018 par le HEI (US Health Effects Institute).

Quant aux villes, selon le rapport 2011 « UN-Habitat », elles consomment 70 % de l'énergie mondiale. Le temps est venu de les transformer de fond en comble et d'inventer un « urbanisme écologique », comme le proclame un manifeste (*Ecological Urbanism*, Lars Müller, 2016, non traduit) signé par Mohsen Mostafavi et Gareth Doherty, deux jeunes professeurs d'architecture d'Harvard – une université à la pointe de la recherche sur les *green buildings*.

D'après l'Américain James Steele, auteur de l'histoire critique *Architecture écologique* (Ac-

tes Sud, 2005), de nombreux architectes contemporains se sont convertis à l'écologie urbaine avec le rapport Brundtland des Nations unies (1987), qui signa la reconnaissance internationale du « développement durable » – « un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs ». Après la signature du protocole de Kyoto (1997), ce rapport fut suivi de l'instauration, pays par pays ou à l'échelle européenne, de labels et de normes écologiques pour l'habitat (basse consommation, réglementation thermique, haute performance énergétique, etc.), que les architectes doivent intégrer dans leurs constructions. L'élan écologique de l'architecture était lancé.

Certains se sont montrés pionniers. En 1992, le Malaisien Ken Yeang construisit la première tour bioclimatique à Subang Jaya (Malaisie), la Menara Mesiniaga : sa façade est naturellement ventilée, ses terrasses sont plantées, ses eaux de pluie récupérées. Dans *Reinventing the Skyscraper. A Vertical Theory of Urban Design* (Wiley-Academy Press 2002), Yeang pose les bases d'une nouvelle conception de l'urbanisme, qui va faire école. Il appelle à construire des « villes dans le ciel » des cités compactes, aux gratte-ciel végétalisés, afin de réduire l'occupation des sols et d'éviter la facture des transports périurbains.

Autre novateur, le Britannique Norman Foster, l'une des figures de « l'écotech », construit en 1997, à Francfort, la Commerzbank Tower, haute de 258 mètres, hébergeant neuf jardins verticaux montant à l'intérieur du bâtiment. Cette nouvelle écotechnologie fait, elle aussi, école, associant aux exigences écologiques des

**Il faut désormais bâtir des buildings qui fonctionnent comme un arbre : ils dégagent de l'oxygène, captent le gaz carbonique, épurent l'air, produisent de l'énergie**

découvertes techniques (matériaux recyclables, films permettant l'isolation thermique) et technologiques (réseaux intelligents, photovoltaïque, éolien). Aujourd'hui, sur le site d'architecture d'avant-garde Deezen.com, les projets et les réalisations labellisés « greentech » se comptent par dizaines, rivalisant d'inventivité. Une nouvelle génération est à l'œuvre.

Mais pour les plus radicaux des architectes « verts », comme Vincent Callebaut, construire



des immeubles à basse consommation ne suffit pas. Il faut désormais, comme le veut l'architecte américain William McDonough, bâtir des buildings qui fonctionnent « comme un arbre » : ils dégagent de l'oxygène, captent le gaz carbonique, épurent l'air, produisent de l'énergie. C'est ce qu'il appelle une « treescraper ». Son idée-force est de transformer la ville en « une forêt de treescrapers », au sens d'une entité urbaine vivante, respirante, réinstallée dans la biosphère. Pour ce faire, la végétalisation est importante. Ici encore, encouragés par les maires des dizaines de grandes villes engagées dans une perspective « zéro carbone » – parmi lesquelles Copenhague (Danemark), Adélaïde (Australie), Newcastle (Grande-Bretagne) –, de nombreux architectes rivalisent d'invention.

## UNE « FORÊT VERTICALE »

A Milan, l'Italien Stefano Boeri dresse, en 2014, l'ensemble Bosco Verticale (« forêt verticale »), deux tours hautes de 76 et 110 mètres, chargées d'une végétation correspondant à un bois d'un hectare. Son idée est de compenser la déforestation globale en intégrant une forte végétation en ville. Cette initiative inspire de nombreux projets. Parfois modestes, comme le verdissement des toits et la création d'une agriculture urbaine. Parfois colossaux, comme les tours One Central Park, de Jean Nouvel, à Sydney (116 et 64,5 mètres), qui accueillent le plus haut jardin vertical du monde, conçu par le botaniste français Patrick Blanc.

Mais la nouvelle architecture écologique n'entend pas s'arrêter aux villes. Son second grand chantier est de reconquérir et d'habiter les zones arides et semi-arides pour désengorger les

territoires surpeuplés. Ce mouvement, d'après l'historienne égypto-suisse Leïla El-Wakil, de l'université de Genève, apparaît dans les années 1970, après que le rapport de Rome prend acte de l'épuisement des ressources naturelles non renouvelables.

Une poignée d'architectes « réhabilite alors les techniques bioclimatiques de l'habitat autochtone et traditionnel, vernaculaire » : murs épais de terre crue, chauffage passif, ventilation naturelle. C'est le cas de l'architecte égyptien Hassan Fathy (1900-1989), auteur de l'influent manifeste *Construire avec le peuple* (Martineau, 1970). De l'Américain Frank Lloyd Wright (1867-1959), qui développe une architecture « organique » intégrée dans l'environnement. De l'Italien Paolo Soleri (1919-2013), inventeur du concept d'« arcologie » (architecture + écologie).

Aujourd'hui, de nombreux jeunes architectes revisitent à leur tour le vernaculaire en s'appuyant sur les nouvelles technologies (solaire, éolien, géothermie). Déjà, ils construisent et multiplient les projets dans les régions arides, que ce soit au Moyen-Orient, au Sahel, en Israël – pays pionnier avec le Maroc –, au Maghreb ou dans le désert américain. Depuis que la lutte contre la désertification est à l'agenda des sommets de la Terre et soutenue par le « mécanisme mondial » de financement, ils sont encouragés par les institutions internationales.

Ici encore, certains projets sont modestes – les chantiers de l'association La Voûte nubienne, au Sahel. D'autres sont gigantesques, telle la ville de Masdar (« la source », en arabe) dans le désert d'Abou Dhabi : conçue

« Paris Smart City 2050 », projet de végétalisation de la capitale de l'architecte Vincent Callebaut présenté en 2015. VINCENT CALLEBAUT ARCHITECTURES



par Norman Foster, démarrée en 2006 avec l'ambition d'être à énergie positive, son chantier traîne toutefois en longueur, et prend une tournure plus résidentielle que prévu.

Le troisième grand chantier de la nouvelle architecture écologique, sans doute le plus vertigineux, a démarré il y a une dizaine d'années. Impulsé par de jeunes Néerlandais, il consiste à relancer l'aventure humaine sur les mers et les océans, en les habitant de façon respectueuse, sur des principes durables. Des dizaines de maisons, petites îles, écoles et écoquartiers flottants ont déjà été réalisés à travers le monde par cette jeune génération.

Cette conquête des mers est à la fois fascinante et inquiétante, à l'image du Seastanding Institute, dont le président, Joe Quirk, proclame : « Oubliez Mars, à l'avenir l'humanité vivra en mer. » Fondé en 2008 à l'initiative de Patri Friedman, un théoricien libertarien de 42 ans, et soutenu par Peter Thiel, le créateur de PayPal, l'institut développe des projets expérimentaux de villes flottantes afin d'abaisser les coûts de l'ingénierie en mer, mais aussi de concevoir des territoires politiquement et financièrement autonomes – le vieux rêve des îles libres ou pirates.

Mais déjà, des écologistes s'interrogent sur les graves risques de pollution inhérents à la construction sur l'eau, tandis que des associations citoyennes se demandent si ces projets d'îles et de quartiers flottants ne vont pas se limiter à la construction de nouveaux espaces résidentiels, fiscalement intéressants, destinés aux super-riches... Le capitalisme brutal finit-il toujours par rattraper l'utopie ? ♦

# « Une symbiose entre humains et environnement »

**B**elge installé à Paris, l'architecte Vincent Callebaut, 41 ans, est une figure reconnue de l'urbanisme et l'architecture biomimétiques. En 2015, son projet global pour végétaliser Paris avec des gratte-ciel verts, « Paris Smart City 2050 », a fait sensation. En 2010, son projet pour Taïwan d'une tour écologique avec jardins suspendus, la Tao Zhu Yin Yuan Tower, l'avait emporté sur celui de la célèbre architecte irako-britannique Zaha Hadid.

**Vous avez déclaré appartenir à une nouvelle génération d'architectes et d'urbanistes écoresponsables. Pouvez-vous nous en dire plus ?**

Je suis né en 1977 à La Louvière, en Belgique, l'une des régions les plus pauvres d'Europe du Nord qui a subi de plein fouet la crise industrielle. Je fais partie de cette génération imprégnée d'insecticides, asphyxiée par les smogs urbains et ingurgitant les déchets plastiques qui infectent notre propre chaîne alimentaire.

En 2050, j'aurai 73 ans : la population mondiale comptera 9 milliards d'habitants, avant d'atteindre le pic des 12 milliards annoncé pour 2100. Or, toutes les statistiques et les publications scientifiques s'accordent aujourd'hui à prédire que 70% de la population mondiale vivra demain dans des villes en flux tendus – lesquelles sont responsables déjà de 70% des émissions de gaz à effet de serre et concentrent des inégalités sociales de plus en plus fortes.

Alors, je me pose la question de ma génération : le monde va-t-il vraiment s'effondrer, ou bien allons-nous réussir à construire une civilisation et des villes « résilientes » prônant la juste symbiose entre les humains et leur environnement ?

**Quelles nouvelles exigences cela implique-t-il pour l'architecture et l'urbanisme ?**

L'écologie urbaine est une nécessité pour organiser la transition énergétique vers un monde durable et la résistance face à l'urgence climatique. A la croisée des innovations sociales et technologiques, quatre piliers de l'urbanisme « résilient » détiennent à mes yeux – comme à ceux de beaucoup de jeunes architectes – les clés de cette transition, et rendent possible la construction de villes « soutenables ».

Premier pilier : la décentralisation énergétique. Construisons des bâtiments à énergie positive (des « Bepos ») qui produisent plus d'énergie qu'ils n'en consomment à partir de ressources renouvelables, et font baisser l'empreinte carbone de nos villes. Second pilier : la désindustrialisation alimentaire. Rapatrions les agriculteurs en milieu urbain pour produire dans les interstices de la ville, sur les toits et dans les jardins verticaux, une alimentation biologique au cœur des lieux de consommation, et pour ainsi casser la boucle énergivore des flux d'import-export. Dans la logique des AMAP et des locavores, développons la permaculture et l'agroécologie pour démocratiser une agriculture biologique accessible.

Troisième pilier : le développement de la mobilité douce. Abandonnons le « tout à l'automobile » vénéré par Le Corbusier et ses comparses, et développons vélos, tramways, libre-service écologique, véhicules électriques. Quatrième pilier, enfin : l'économie coopérative et solidaire. Incluons le citoyen dès la genèse des écoquartiers pour réinventer la capacité d'actions populaires, pour tester de nouveaux modèles d'économies coopératives, pour offrir au consommateur responsable l'occasion de devenir acteur de sa ville.

**Vous avez développé ces idées dans votre projet « Paris Smart City ». Comment ?**

Paris s'est toujours reconstruit sur lui-même. Par manque de visions d'avenir, il semble aujourd'hui condamné à la muséification et à la gentrification. Dans le cadre du Plan Climat Air Energie de la Ville de Paris, nous avons travaillé avec les ingénieurs de Setec Bâtiment sur le projet « Paris Smart City 2050 » : nous avons réfléchi à l'intégration d'immeubles à énergie positive, de grande hauteur et végétalisés, à travers huit prototypes.

Dans une des villes les plus minérales au monde, avec seulement 5,8 mètres carrés d'espaces verts par habitant, ces villages verticaux rapatrient une nature nourricière, intègrent dès leur conception les règles du bioclimatisme passif et les énergies renouvelables et récupérables en boucles courtes. Le Paris gris et imperméable laisse place à un Paris vert, perméable et respirant, qui draine les eaux pluviales plutôt que de les rejeter au tout-à-l'égout, et profite de l'évapotranspiration des plantes pour créer des îlots de fraîcheur urbains. Un Paris dépolluant, végétalisé de façon dense, qui absorbe grâce à la photosynthèse les particules fines et le dioxyde de carbone...

**Nous donneriez-vous quelques exemples architecturaux de ce projet ?**

La rue de Rivoli – « s'étirant élégante comme un I », disait Victor Hugo – fut tracée au XVIII<sup>e</sup> siècle pour résoudre les embarras de la circulation et les problèmes d'hygiène des vieux quartiers surpeuplés. Son modèle s'est étendu à l'ensemble des nouvelles voies parisiennes, entraînant une sensation qualifiée par l'architecte Charles Garnier de « monotone étouffante ». Notre projet « Mountain Towers » suggère de poser des tours conçues comme des « montagnes bioclimatiques » sur les toits et au cœur des îlots du quartier Rivoli. Deux grands boucliers solaires photovoltaïques bio-inspirés par la structure ciselée des ailes de libellule produiront de l'électricité et de l'eau chaude sanitaire. La nuit, une station hydroélectrique fera s'écouler une cascade urbaine sur toute la hauteur des tours entre deux bassins de rétention d'eau pluviale.

Autre projet : en amont et en aval de la Seine, les deux franchissements du boulevard périphérique sont transformés en Ponte Vecchio [le célèbre pont de Florence, aussi rue piétonne et galerie marchande] du futur. Ces deux ponts paysagers sont habités, assurant un continuum urbain fonctionnel entre les arrondissements. Les charges de ces ponts s'appuient sur des piles hydroélectriques transformant l'énergie cinétique de la Seine en électricité.

A chaque porte de Paris, des fermes urbaines verticales consacrées à l'agriculture biologique, à la permaculture et à l'aquaponie transforment la zone périphérique en 21<sup>e</sup> arrondissement de la ville de Paris. De larges places métropolitaines à échelle humaine viennent recouvrir le flux des automobiles pour ouvrir paisiblement les bras du centre historique vers la banlieue. C'est un Paris « soutenable », un Paris désirable, un Paris convivial où il fait bon vivre, se divertir et travailler ensemble.

**Vous parlez d'architecture biomimétique ou encore d'« archibiotic ». Que recouvrent ces concepts ?**

Archibiotic est le titre d'un manifeste architectural que j'ai publié aux Presses universitaires de Shanghai (l'AADCU) en 2008 et qui synthétise selon moi les trois vecteurs de l'urbanisme contemporain : l'architecture, les biotechnologies et les technologies de l'information et

de la communication (TIC). L'archibiotic est donc un concept qui propose de mixer le meilleur de l'ingénierie écologique développée par la nature et le meilleur de l'ingénierie technologique développée par l'homme pour concevoir des prototypes d'architecture verte et intelligente à la fois.

Ma démarche s'appuie sur un constat. Les plus anciennes formes vivantes sont apparues il y a 3,8 milliards d'années. En matière de durabilité, les sociétés humaines ont donc une longueur de retard sur la nature qui a fait ses preuves. Si seulement 1% des espèces ont survécu, en s'adaptant sans cesse et sans dépenser une seule goutte de pétrole, leur subsistance mérite le respect et nous rappelle les lois de leur prospérité : la nature ne fonctionne quasiment qu'à l'énergie solaire ; elle n'utilise que la quantité d'énergie dont elle a besoin ; elle adapte la forme à la fonction ; elle recycle tout ; elle parie sur la biodiversité ; elle limite les excès de l'intérieur ; elle transforme les contraintes en opportunités ; elle valorise l'expertise locale.

L'architecture contemporaine doit se faire métabolique et créative et s'inspirer de ces milliards d'années de recherche et développement. Elle doit favoriser le biomorphisme en s'appuyant directement sur les formes inventées par la nature. Favoriser la bionique en reprenant certaines stratégies de construction du vivant, comme par exemple la structure hyperrésistante des ruches en nid d'abeille ou l'autoconstruction en spirale des coquillages. Autoriser enfin le biomimétisme, conceptualisé par l'Américaine Janine Benyus, qui s'inspire des écosystèmes « matures » [caractérisés par des flux de ressources quasiment cycliques] et tente de reproduire l'ensemble des interactions présentes : l'utilisation des déchets comme ressources, la diversification et la coopération, la réduction des matériaux à leur strict minimum.

**Pourriez-vous nous décrire un projet en cours de réalisation construit selon ces principes ?**

Avec ses jardins suspendus, la tour écologique Tao Zhu Yin Yuan est en fin de chantier à Taipei, la capitale de Taïwan. Ce projet de 50 000 m<sup>2</sup> est en cours de végétalisation et sera livré fin 2018. Inspirée de la double hélice de l'ADN et des principes du feng shui, cette tour spiralee vient de recevoir la certification de diamant d'architecture carbo-absorbante.

Trois challenges m'ont permis d'obtenir cette très haute certification. D'abord, la végétalisation : la tour est recouverte de 23 000 plantes, arbustes et arbres, une forêt verticale capable d'absorber une grande quantité de CO<sub>2</sub> chaque année et de diminuer la température ressentie à l'intérieur des appartements de 3 °C à 5 °C selon les saisons. Ensuite, le bioclimatisme : les trois étages en sous-sol et toutes les circulations verticales (cages d'escalier et ascenseurs) sont naturellement ventilés et éclairés. La pression de l'air permet d'assurer un courant d'air naturel rafraîchissant.

Enfin, de grandes pergolas solaires, photovoltaïques et thermiques sont implantées en toiture et au niveau du jardin en rez-de-chaussée. Elles génèrent l'électricité et l'eau chaude sanitaire nécessaires aux parties communes. Les eaux de pluie sont récupérées en toiture et les eaux grises provenant des baignoires et des lave-vaisselle sont filtrées par lagunage pour irriguer automatiquement les jardins suspendus et les nourrir en engrais naturels. Résultat : les frais d'exploitation sont divisés par deux par rapport à un bâtiment standard. ♦

PROPOS RECUEILLIS PAR F. JO.

## SORTIR DU SMOG

## La mer, nouvelle terre d'accueil

Depuis une décennie, plusieurs agences d'architectes et d'urbanistes néerlandais, Blue21, Delta-Sync, Dutch Docklands, Waterstudio, Monteflore, proposent une stratégie radicale pour s'opposer aux effets néfastes du changement climatique et à une montée des eaux menaçante (encore confirmée, le 25 juin, par une nouvelle étude de la revue scientifique *Nature*) : conquérir les océans avec des maisons sur pilotis, des quartiers flottants, des fermes aquatiques et des îles mobiles – comme l'annonçait Jules Verne dans *L'île à hélice* (Hetzel) en 1895. Pour ces pionniers, habiter sur les mers sans reproduire les dégradations dont nous accablons la terre sera le grand chantier d'avenir de l'humanité. Certains l'appellent la « révolution bleue ».

Écoutons l'ingénieur civil Rutger de Graaf, l'un des fondateurs de l'agence Blue21 : « La population mondiale continue de croître. Pour l'accueillir et la nourrir, nous sommes en train de convertir les écosystèmes les plus vitaux du monde en zones urbaines polluées et en exploitations agricoles intensives. Ce n'est plus soutenable. Alors que, sur l'eau, il y a de l'espace. »

Pour lui, les mers et les océans, soit 71% de la surface terrestre, sont devenus « la nouvelle frontière », le territoire vierge où fonder des « nouvelles colonies maritimes » et inventer l'urbanisme et l'architecture du futur. « Prenez les grandes villes polluées du monde, continue-t-il, la plupart sont côtières : elles pourraient se développer sur l'eau. Des structures brise-lames les protégeraient des tempêtes. Des maisons flottantes s'adapteraient automatiquement à l'élévation du niveau de la mer. »

## NOUVEL ÉCOSYSTÈME URBAIN

L'enjeu n'est pas seulement de désengorger les grandes cités avec des quartiers maritimes, mais aussi d'assurer leur production alimentaire et de réduire les pollutions. Une étude prospective publiée, en mai 2017, par Blue21 et l'université des sciences appliquées de Rotterdam montre des fermes flottantes cultivant « des champs d'algues capables de capter le gaz carbonique des villes », puis le transformant en agrocarburant. Elles permettraient de développer une agriculture urbaine de proximité et l'aquaculture. Un nouvel écosystème urbain maritime se mettrait ainsi en place.

Koen Olthuis, un autre architecte néerlandais (agence Waterstudio), imagine un parc flottant,

des stades et des salles de concerts sur d'immenses bateaux, des récifs artificiels et des « arbres de mer » géants pour abriter oiseaux, coraux et poissons près des côtes.

Utopie futuriste ? « Non, les technologies pour vivre sur mer existent déjà, le principal défi consiste à les rassembler et à les appliquer à une grande échelle », répond Rutger de Graaf. A Rotterdam, son agence a construit dans le port

**« Les technologies pour vivre sur mer existent déjà, le principal défi consiste à les rassembler et à les appliquer à une grande échelle »**

RUTGER DE GRAAF  
AGENCE BLUE21

de Rijnhaven un « pavillon flottant » composé de trois grandes sphères transparentes à chauffage passif. Waterstudio a conçu une centaine de *water villas* à Amsterdam, Rotterdam et Dordrecht. D'autres programmes sont dans les cartons : un terminal maritime mobile pour accueillir les navires de croisière ; une mosquée

aquatique pour Abou Dhabi ; un ministudio dans un conteneur flottant, pour étendre sur l'eau les bidonvilles surpeuplées de Manille.

Pour Koen Olthuis, il faut reconsidérer notre conception statique, terrestre et sèche des villes, les imaginer « plus mouvantes », « plus flexibles ». D'ailleurs, cette tradition urbaine aquatique existe. A Seattle, des maisons flottent sur le lac Union depuis les années 1920. A Hongkong, dans le quartier de Causeway Bay, les pêcheurs tanka – les « gitans des mers » – vivaient jusqu'à la fin des années 1950 dans des dizaines de milliers de bateaux chinois à fond plat, les sampans. A Bangkok, les marchés flottants se déplaçaient dans les klongs, les canaux qui quadrillent la ville... Pas étonnant, donc, que des architectes et des urbanistes du monde entier se convertissent désormais à la construction flottante, voire subaquatique.

En France, l'un de ces pionniers, Jacques Rougerie, mettra à l'eau en 2020 sa station océanique mobile, SeaOrbiter. En novembre 2014, le géant du BTP japonais Shimizu Corporation a présenté Ocean Spiral, une ville flottante de 500 mètres de diamètre, recouverte d'un dôme de verre et plongeant à 1 kilomètre sous la mer – 4000 personnes pourraient y vivre. Son architecte, Takeuchi Masaki, entend fabriquer de l'énergie thermique en exploitant les différences de chaleur entre la

surface et les fonds, et adoucir l'eau de mer par osmose grâce à la pression de l'eau. Il s'agit de rien de moins que « d'exploiter le potentiel de la vie sur les océans » pour « assurer la pérennité de l'espèce humaine ». Une arche de Noé !

Déjà, de nombreuses critiques fusent. Elles sont d'abord écologiques. A l'époque des villages flottants de Hongkong, les eaux de Causeway Bay étaient mourantes du fait des déjections des bateaux et de l'absence de lumière nécessaire à l'oxygène aquatique. A Amsterdam, les écologistes mettent en garde contre la destruction de l'écosystème marin sous le quartier flottant d'IJburg, et dénoncent les effets néfastes des îles artificielles. A Dubaï, d'après le World Wide Fund for Nature (WWF), la construction de l'immense presqu'île artificielle de Palm Jumeirah a détruit les coraux et la respiration maritime.

## RÉSIDENCES DE LUXE RÉSERVÉES À L'ÉLITE

Concernant les îles flottantes (comme la titanesque Standard Island de Jean-Philippe Zoppini, qui voudrait accueillir 10 000 touristes) et les navires géants (comme le *Freedom Ship*, long de 1,6 kilomètre), l'inquiétude est également de mise. Une étude de l'association Les Amis de la Terre a évalué à 3,8 milliards de litres les eaux usées rejetées par les bateaux de croisière. Chargées de métaux lourds, d'agents pathogènes, de nutriments azotés, elles polluent les eaux de surface et côtières, et encouragent les floraisons d'algues vertes qui altèrent l'oxygène marin.

Bien sûr, les architectes et les ingénieurs de la « révolution bleue » se défendent : tous leurs projets, affirment-ils, tiennent compte des risques de pollution marine. Mais ils auront plus de mal à contrer une seconde volée de critiques, qui prédisent que ces projets utopiques finiront en résidences de luxe pour l'élite mondiale, au large des mégapoles enfumées.

Déjà, leurs premières réalisations sont destinées à de riches investisseurs : atoll flottant avec maisons de plage à Dubaï, villages de rêve arriérés dans les Caraïbes et les Maldives, maisons-yachts pour vivre au large de la Floride. Le « site des initiatives citoyennes » Place-publique.fr résume bien cette tendance : ces îles flottantes pourraient se transformer « en citadelles sécurisées pour milliardaires paranoïaques ». Le sous-titre de *L'île à hélice*, le roman de Jules Verne, n'est-il pas *Les milliardaires ridicules* ? ♦

FREDERIC JOIGNOT.



Watervilla IJburg Plot I3, à Amsterdam, habitations réalisées en 2010 par l'agence Waterstudio. ARCHITECT KOEN OLTHUIS, WATERSTUDIO

## L'urgence d'appriivoiser le désert

Le 17 juin, comme chaque année depuis 1992, s'est déroulée à l'appel des Nations unies la Journée mondiale de lutte contre la désertification. Les derniers rapports publiés n'en finissent pas d'inquiéter : près d'un tiers des terres de la planète, soit 4 milliards d'hectares, sont des zones naturelles arides et semi-arides menacées par une dégradation combinée des sols et de la végétation – une désertification menaçant toute survie. Un cinquième de la population mondiale est concernée, soit 1,5 milliard d'habitants ; 800 millions d'entre eux sont sous-alimentés, ce qui grossit le nombre des migrants climatiques.

Dans de nombreux pays, l'urgence d'agir, politique ou civile, se fait donc sentir, tandis qu'architectes et urbanistes se mobilisent pour habiter et réaménager les déserts. Né

dans les années 1970, un puissant courant se fait jour depuis début 2000, qui préfère s'inspirer de l'architecture vernaculaire – du latin *vernaculus* (« indigène ») plutôt que du clinquant des constructions postmodernes, à l'empreinte carbone lourde et aux matériaux coûteux.

## HABITATS BIOCLIMATIQUES

S'inspirant de techniques bioclimatiques pour certaines millénaires – briques de boue séchée, tour de vent, pièces en sous-sol, réservoir – de nombreux architectes, qu'ils soient chinois (Wang Shu, prix Pritzker 2012), iraniens (Kamran Diba), israéliens (Matti Cones) ou marocains (Omar Bencheikroun), ont commencé de reconquérir les déserts et les zones semi-arides. En France, l'association La Voûte nubienne forme des maçons locaux et

développe depuis les années 2000 des programmes d'habitation durable en terre crue dans toute l'Afrique sahélienne. Elle a mené à bien 2 500 chantiers en 2016 et 2017.

Dans la même lignée, le prix Cook pour l'architecture du désert, du nom de l'Américain Jeffrey Cook, spécialiste de l'architecture « passive » (notamment en Arizona), est décerné chaque année à des habitats bioclimatiques. En 2014, il a été remis à l'architecte béninois Luc Gnacadja, pour son « engagement indéfectible envers la promotion du développement durable dans les zones arides ».

En Israël, l'Institut Blaustein pour la recherche sur le désert, situé dans le Néguev, est célèbre pour sa formation et ses travaux sur l'architecture en conditions extrêmes et l'habitat vernaculaire. Dans leur charte, ses chercheurs estiment que les « possibilités d'utilisation des

énergies naturelles – rayonnement solaire, ventilation nocturne, évaporation ou rayonnement nocturne du ciel – font partie des nombreux systèmes passifs et des stratégies de conception dont l'efficacité est particulièrement prononcée dans un climat aride ».

Regrettant que « les méthodes de construction standard soient principalement adaptées aux conditions non désertiques », ils sont très conscients de leur rôle pionnier. « La surpopulation dans les centres densément peuplés, notent-ils, provoque aujourd'hui une pression intense pour le développement de régions « périphériques » telles que les déserts ». Apprendre à habiter ces derniers de façon durable, en réhabilitant et modernisant l'architecture vernaculaire, constitue à leurs yeux « un défi imminent » pour l'humanité. ♦

F. JO.



PIERRE MORNET

## LES AFFINITÉS VÉGÉTALES 3|6

Penseurs ou écrivains, ils racontent leur relation à une plante. Cette semaine, l'historien Romain Bertrand évoque un souvenir d'adolescence venu de l'autre bout du monde et la pauvreté des mots à dresser un portrait fidèle de la nature

PAR ROMAIN BERTRAND

Une tubulure arquée jaillie de la boue de l'estran. Une tubulure arquée jaillissant de la boue de l'estran – moins appelée par une tierce force que mue, propulsée par sa propre détente, par de souterraines réserves de puissance. Une série d'arceaux étoilés autour d'un mât grisâtre : non pas tous reliés au tronc mais certains disposés autour, et presque posés là. Dire qu'il s'agit des racines de l'arbuste, c'est aller trop vite en besogne – c'est introduire dans le cours des choses, dans le lit de leur apparition, un gué qui ne lui appartient pas ; c'est croire sur parole la pensée plutôt que le monde. Et donc : une tuyauterie biscornue, un assemblage de cornues projetées hors des profondeurs. Tout cela dans des tons cendrés et empestant le remugle : l'accord cuistre du bistre et du miasme.

### ÉBOULIS DE VERDURE

Une racine de palétuvier. Ou plutôt : cette racine de palétuvier, la racine de ce palétuvier-ci. Qui n'est pas n'importe lequel de ses semblables mais le premier de cordée de la mangrove : celui qui se tient, trapu, à la pointe de la langue de boue qui s'avance dans la mer. Gris sur bleu ? Non : vert sur gris sur bleu. Car la nef fibreuse, l'édifice ligneux, se trouve incidemment coiffé d'un amas compact de feuilles luisantes – un morceau du ciel carrelé de petites tommettes émeraude lustrées à l'huile de lin. Pas du tout fusé ou constellation cet amas, mais nuée, gravats – un éboulis de verdure. Dès que l'esprit se remet à marcher, à courir même, l'idée vient qu'il s'agit là d'une architecture de résistance, d'un dispositif

tout entier voué à étayer une assise sans cesse prise en défaut par les vagues et le vent.

*Tubulure arquée jaillie de l'estran,  
Cornues étoilées autour d'un mât grisâtre  
Coiffé d'un éboulis de verdure  
Arbuste par l'alizé tarabusté  
Mais qui, robuste, trouve en lui-même ses états.*

Trois cent sept mots. Trois cent sept mots pour, dans les lignes qui précèdent, suggérer une forme, ébaucher une silhouette, convoquer une couleur – tout ça pour finir par tricher en disant tout à trac « palétuvier ». Vingt-cinq ans après, c'est ce souvenir-là que je garde du palétuvier de la crique de Pouembout : le souvenir d'une débâcle, d'une incapacité à décrire, le sentiment de manquer de mots pour dire la nature.

Cinq jours consécutifs, je suis retourné à la crique de Pouembout, et cinq jours consécutifs j'ai échoué, carnet à spirale en main, à écrire le palétuvier. C'est bien sûr que je n'étais pas poète, quand bien même j'avais 17 ans. C'est aussi que ce séjour en Nouvelle-Calédonie était ma première incursion en monde tropical. Mais c'est autre chose encore – et cela, je m'en rends compte aujourd'hui que mes enquêtes me mènent vers d'autres mangroves, au Sabah, sur la côte nord-est de Bornéo. C'est bel et bien un défaut de langue, une indigence lexicale, dont il est question. Et ce défaut, c'est une perte, un oubli – un abandon même. Car longtemps nous avons su détailler les choses, ou du moins nous nous y sommes essayés.

Esprit fort frotté de lointains et de Révolution, Bernardin de Saint-Pierre est le premier à se désoler de cette misère de mots : « Essayez de faire la description d'une montagne de manière à la faire reconnaître : quand vous aurez parlé de la base, des flancs et du sommet, vous aurez tout dit. » Ce n'est

pas seulement que les mots manquent aux choses : c'est aussi que le monde est une phrase sans fin. Bernardin se met un jour en devoir de faire le portrait – le portrait en pied – du fraisier poussant à la fenêtre de ses appartements parisiens. Or, il y renonce rapidement, faute de pouvoir évoquer d'un seul tenant tout ce qui le constitue, depuis le soleil fortifiant ses bourgeons jusqu'aux larves de charançons grignotant ses radicelles : « L'histoire complète du fraisier suffirait pour occuper tous les naturalistes du monde. » Tirez un fil de la pelote des choses, et c'est l'Univers entier qui vient.

Ce rêve d'une description juste du monde, on le trouve encore chez Alexandre de Humboldt, grand savant et jolie plume, ami de Goethe et de Carus. Chez Humboldt, tout est décrit à même hauteur de casse. Aucune créature ne se hausse du col : l'homme ne compte pas plus – pas moins, mais pas plus – que le syrphé ou l'épiphyte. Ce n'est pas que la compassion s'absente du récit, mais plutôt qu'elle se distribue entre l'ensemble des êtres qui le peuplent. Humboldt écrit en 1834 : « J'ai la folle idée de décrire, dans un seul et même ouvrage, tout le monde physique, tout ce que nous savons, depuis les nébuleuses jusqu'à la géographie des mousses sur les rochers granitiques. »

### CROQUER LES SINGULARITÉS DU MONDE

En lisière de la forêt amazonienne, ce ne sont pas les palétuviers qui décontenaient Humboldt, mais les palmiers : un fût couronné d'une gerbe d'arches, « la plus élevée et la plus noble des formes ». Lancé sur les traces de Humboldt, Alfred Russel Wallace se prend lui aussi d'admiration pour les palmiers. Mais ce sont bien les racines de palétuvier que son compagnon de voyage sur le Rio Negro, le botaniste Richard Spruce, croque à longueur de calepins. Déjà le dessin prend le relais des mots. Passé le tournant du XX<sup>e</sup> siècle, la promesse d'un portrait fidèle de la nature se délite. L'art et la science se séparent en mauvais termes ; les humanités se doivent d'être scientifiques ou littéraires.

On note certes quelques chétives survivances de la « folle idée » de Humboldt chez de surprenants personnages, comme le biologiste marin Ernst Haeckel, qui compose avec les radiolaires et les siphonophores des arabesques qui annoncent l'Art nouveau. Surtout,

Francis Ponge prend le parti des choses, croque une à une les singularités du monde, ordonne la saga des surgissements. Ponge est le poète des surfaces. Il dit : « Le souci ontologique est un souci vicieux. » Et encore : « Chaque chose est la perfection d'une certaine essence. » Mais on sait bien qu'il ne sort pas vainqueur de son duel avec les tenants des vérités profondes. Les années 1930 sont celles du triomphe de l'anthropocentrisme. En philosophie, en sociologie, en psychologie, on ne parle que de l'homme. La racine que Roquentin contemple en état d'hébétéude, les crabes dont Sartre – mesaline aidant – se croit cerné : tout cela, ce ne sont que des métaphores, une manière encore de ne pas parler du monde, de ne pas parler avec lui, d'en prendre congé pour ne pas en prendre souci. Sartre et Camus se disent harcelés, assaillis par la horde muette des choses. Et au lieu d'apprendre la langue des signes pour parler, ils fuient.

Pour autant que mes souvenirs ne me trahissent pas, ma rencontre avec le palétuvier de Pouembout date de la mi-août 1991. Depuis, je n'ai eu aucune nouvelle : nous ne nous sommes pas décrits. Maintenant que le monde se vide de ses existences, il n'est peut-être pas inutile de nous essayer une fois encore à faire le portrait, non pas d'une racine – d'orme ou de palétuvier, qu'importe – mais de cette racine-là, saisie dans l'éclat précaire de son apparition, ourlée de la dentelle de l'instant. Car les êtres naturels sont comme les êtres chers : il n'est possible, pour les aimer tous, que de les aimer un par un. ♦

La semaine prochaine : Le chêne, par Belinda Cannone, romancière et essayiste.

### ROMAIN BERTRAND

Chercheur en histoire et en sciences politiques, membre du CNRS et du Centre d'études et de recherches internationales (CERI), il est spécialiste des dominations coloniales européennes en Asie. Dernier ouvrage paru : Le Long Remords de la conquête. Manille-Mexico-Madrid : l'affaire Diego de Avila (1577-1580) (Seuil, 2015).

Jean Claude Ameisen

# « Permettre à chacun d'accéder à la liberté »

**BON COURAGE ! 3|6** Il n'est pas question ici d'héroïsme, mais de cette vertu qui fait tenir au quotidien. Cette semaine, le médecin Jean Claude Ameisen convoque le courage collectif de la société face au handicap

PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE VINCENT

**M**édecin, chercheur, directeur du Centre d'études du vivant (Institut des humanités, sciences et société - université Paris-Diderot), Jean Claude Ameisen a été président du Comité consultatif national d'éthique de 2012 à 2016.

## Avoir du courage face au handicap, qu'est-ce que cela signifie ?

C'est faire face, jour après jour, aux difficultés, à la souffrance, à la détresse et à l'angoisse liées à la situation de handicap. Il faut du courage pour affronter l'isolement, l'indifférence, l'exclusion. Pour vivre dans une société qui ne tient pas compte de votre singularité et de vos besoins particuliers. Il faut du courage aux proches, qui font face à la solitude et à l'épuisement pour apporter, chaque jour, l'amour, l'affection et le soutien indispensables, et pallier le manque cruel d'aide humaine, matérielle et professionnelle, notamment pour les soins infirmiers et l'accompagnement au jour le jour.

Il faut du courage aux associations, aux familles et aux bénévoles pour combattre sans cesse, et si souvent en vain, afin qu'enfants et adultes puissent accéder à leurs droits fondamentaux : le droit à une scolarisation, à un logement adapté, le droit d'aller et venir dans les lieux et transports publics, le droit à une formation, à un emploi, aux soins, à la culture, à une vie affective et sexuelle. Le droit de vivre avec les autres, parmi les autres, et de ne pas être relégué aux marges de la société.

On estime qu'il y a, en France, 12 millions de personnes en situation de handicap, et 8 millions de proches aidants. Plus que du courage, c'est un héroïsme quotidien – et méconnu – qui leur permet de tenter de ne pas sombrer, de ne pas s'effondrer.

## Ce courage au quotidien concerne-t-il aussi les aidants professionnels ?

Il les concerne d'autant plus que les soignants sont en nombre insuffisant, débordés, épuisés et en burn-out. C'est aussi le cas des aides de vie à domicile et des auxiliaires de vie scolaire qui, le plus souvent, n'ont même pas été formés et vivent dans des conditions de grande précarité. Comme si la société avait décidé de déléguer à ses membres vulnérables son devoir de solidarité à l'égard des plus vulnérables.

## Sur quelles valeurs morales s'appuie cette forme de courage ?

Sur le refus du repli sur soi. Sur le refus de tracer des frontières entre « nous » et les « autres » – entre ceux qui disent « nous » et ceux qu'on abandonne, qu'on oublie et qu'on retranche de la collectivité. Sur l'ouverture à l'autre, la rencontre avec l'autre. Sur la reconnaissance, dans chaque personne, par-delà toutes les différences, de ce qu'elle a d'unique et d'universel et qui fonde notre commune humanité. Sur la

volonté de permettre à chacun d'accéder à la liberté. « On entre véritablement en éthique, dit Paul Ricœur, quand, à l'affirmation par soi de sa liberté, on ajoute l'affirmation de la volonté que la liberté de l'autre soit. Je veux que ta liberté soit. » Ce n'est pas la vision habituelle de la liberté – une liberté de l'un qui s'arrêterait là où commence celle de l'autre. C'est une vision plus riche, plus complexe, plus ouverte. Ce que propose Ricœur, c'est que l'on doit penser la liberté comme inséparable de la solidarité. Ma liberté a besoin de la tienne, et ta liberté a besoin de la mienne pour se construire. Elles se construisent ensemble, dans et par la relation, l'écoute, le partage, l'accompagnement. Tous, nous avons besoin de l'aide des autres pour exercer pleinement notre liberté et accéder à l'autonomie. Et pour celles et ceux d'entre nous qui sont en situation de handicap, cette aide indispensable doit être spécifique, particulière, adaptée.

## Cela suppose aussi un courage collectif de la société. En quoi consiste-t-il ?

En premier lieu à rendre enfin effectifs les droits inscrits dans la loi du 5 février 2005 sur l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées ; et dans la Convention de l'ONU du 13 décembre 2006 relative aux droits des personnes handicapées, qui a force de loi dans notre pays.

Dans le préambule de la Convention, les pays qui l'ont ratifiée, dont la France, reconnaissent que le handicap résulte essentiellement des « barrières » sociétales qui empêchent la personne de participer à la société sur la base de « l'égalité avec les autres ». La Convention reconnaît le droit de tous les enfants handicapés à « l'insertion scolaire au sein du système d'enseignement général avec l'accompagnement nécessaire » – mais l'immense majorité de ces enfants, en France, est privée de ce droit. Elle reconnaît le droit des personnes handicapées « à un niveau de vie adéquat » – mais le montant de l'allocation aux adultes handicapés est sous le seuil de pauvreté. Elle leur reconnaît le droit « de choisir, sur la base de l'égalité avec les autres, leur lieu de résidence » – mais c'est sur ce droit que revient le projet de loi ELAN, que l'Assemblée nationale vient de voter, et qui, en restreignant à 10 %, par immeuble à bâtir, le nombre de logements accessibles à tous, nie de fait la notion « d'égalité » que porte la Convention. Les 90 % des logements restants seront « évolutifs » – c'est-à-dire que les personnes confrontées à une situation de handicap devront se charger elles-mêmes de les rendre accessibles.

Cette régression manifeste un manque inquiétant de courage, d'empathie et de solidarité : plutôt que de se donner les moyens d'appliquer la loi, on élabore une nouvelle loi qui en limite, voire en nie la portée. La Convention reconnaît également aux personnes en situation de handicap le droit « de ne pas être obligées de vivre dans un milieu de vie particulier » – mais en raison du défaut de logement accessible et d'accompagnement à domicile, un très grand

nombre de personnes se voient contraintes de vivre en institution ou en Ephaad. Sans compter celles que notre pays envoie en « exil à vie » dans des institutions en Belgique, comme c'est le cas de nombreuses personnes avec autisme...

## Qu'en est-il dans d'autres pays ?

Contrairement à nous, des pays aux cultures aussi différentes que la Suède et l'Italie ont réussi, en mettant en œuvre des approches distinctes, à scolariser tous les enfants en situation de handicap dans leur système scolaire général. En Suède, chaque enfant est accompagné en permanence par un assistant de vie scolaire formé à ses besoins spécifiques. En Italie, l'effectif d'une classe qui accueille un enfant handicapé est divisé par deux, et la classe dispose d'un deuxième enseignant, formé.

En Suède, le fait d'isoler une personne de la société en l'obligeant à vivre dans une institution est considéré comme une privation de ses droits civiques – dont le droit de vivre avec les autres, parmi les autres. Toutes les institutions pour personnes handicapées, y compris celles qui correspondraient à nos Ephaad, où seraient regroupées les personnes âgées handicapées, ont été interdites et supprimées. Chaque personne, quels que soient la nature de son handicap et son âge, est accompagnée près des siens, soit chez elle, soit dans un appartement ou une maison qu'elle partage avec, au maximum, sept personnes en situation de handicap.

**« En Suède, le fait d'isoler une personne de la société en l'obligeant à vivre dans une institution est considéré comme une privation de ses droits civiques »**

## Comment faire pour aller dans ce sens ?

Il faut accepter d'apprendre des pays qui ont réussi là où nous avons échoué. Et avoir le courage d'opérer un profond changement culturel, un profond changement de société. Tisser des liens, pour inclure chaque personne, en lui donnant les moyens d'exercer librement ses choix. Faire en sorte que les principes que nous proclamons – « Liberté, Égalité, Fraternité » – soient mis en application. En 2007, le Comité consultatif national d'éthique concluait son avis n° 102, « Sur la situation en France des personnes, enfants et adultes, atteintes d'autisme », par ces mots : « Une société incapable de reconnaître la dignité et la souffrance de la personne, enfant, adolescent ou adulte, la plus vulnérable et la plus démunie, et qui la retranche de la collectivité en raison même de son extrême vulnérabilité, est une société qui perd son humanité. » Il nous faut trouver le courage d'être humain.

## De quoi est révélatrice l'expression « bon courage ! », qui fuse désormais ?

D'une bonne intention, mais trop souvent aussi, d'une forme d'indifférence. C'est une gentille formule de politesse qui permet de s'éloigner de l'autre en exprimant son empathie, alors qu'on est sur le point de l'abandonner, seul, face à ses difficultés. C'est très différent de : « Vous pouvez compter sur moi. » ♦

La semaine prochaine : Cynthia Fleury, philosophe et psychanalyste.



F. AMEISEN



# Milza & Berstein

## Une mystérieuse alchimie

**UN MANUEL POUR DEUX 2|6** A la découverte des duos qui ont créé nos livres de classe. Cette semaine, les auteurs de manuels universitaires qui, par leur approche globale de l'histoire contemporaine, font référence depuis plus d'un quart de siècle

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Les exemplaires sont fatigués, défraîchis par les manipulations et les consultations répétées. Pourtant, celles et ceux qui s'en sont servis au fil de leurs études, d'histoire comme de sciences politiques, ne s'en sont pas séparés. Mieux, ils ont tenu à les apporter pour les faire dédicacer. Voilà une situation que Pierre Milza et Serge Berstein ont connue à de multiples reprises. Et quand on songe qu'il s'agit le plus souvent de simples manuels universitaires, on mesure la singularité de la situation. Rigueur, clarté, souci de la nuance et de l'équilibre, ces « outils » résistent au temps. Et Marie-Anne Matard-Bonucci, professeure à Paris-VIII dont Pierre Milza dirigea la thèse, y voit toujours parmi les « meilleures synthèses pour appréhender l'histoire contemporaine ».

A ses yeux, « par leur façon très large d'embrasser les séquences chronologiques », Milza et Berstein sont « les pionniers d'une histoire globale » – encore à venir quand ils inaugurent leur collaboration dans les années 1970, mais dont l'ouverture préfigure l'aspiration à une vision totale, sans discrimination ni priorité sélective. Et de fait, aujourd'hui encore, c'est par la lecture préliminaire de leur *Histoire du XX<sup>e</sup> siècle* (Hatier, 1990), sans cesse rééditée et mise à jour depuis plus d'un quart de siècle, que Marie-Anne

Matard-Bonucci s'apprête à recommander aux étudiants qui préparent les concours d'aborder la question au programme : « Culture, médias, pouvoirs aux Etats-Unis et en Europe occidentale, 1945-1991 »...

Des livres qu'ils cosignent – tous ne sont pas des manuels –, on peinerait à déterminer ce que l'on doit à l'un ou l'autre de ces deux historiens s'ils n'avaient chacun leurs domaines de prédilection. A Berstein, le champ politique, l'économie et la sphère nationale ; à Milza, les relations internationales, le social et le culturel. Il existe une telle symbiose entre eux, un tel partage de la conception de l'histoire, du goût des perspectives larges favorisant les réflexions ouvertes, qu'on s'étonne qu'ils n'aient pas été plus intimes. S'ils travaillent en parfaite harmonie, ce qui les amène à une confiance mutuelle totale, cette amitié ne vaut pas fusion. Milza est extraverti, Berstein non. Ils ne partagent ni leurs goûts ni leurs modes de vie. Et leur rencontre même n'a rien de fulgurant.

S'ils se croisent à l'École normale d'instituteurs d'Auteuil, où ils sont tous deux maîtres-élèves au début des années 1950, mais dans des sections et des promotions différentes (Milza est né en 1932, Berstein deux ans plus tard), c'est dans la cour de la Sorbonne, en 1955, que cette rencontre a réellement lieu. Chargés de classes d'application, ils rêvent pareillement d'études supérieures. Ils se repèrent, s'estiment

– tous deux sont fils d'immigrés et modelés par l'école républicaine –, mais ce n'est que quatre ans plus tard que le lien se tisse vraiment. De retour du service militaire en 1959, Pierre Milza est affecté à l'école d'application du boulevard Murat où Serge Berstein, qui y est en poste depuis 1954, prépare l'agrégation.

Enseignant dans deux salles voisines qui communiquent par une porte intérieure, le hasard les réunit, et la proximité favorise une complicité naissante. Celle-ci sera déterminante pour Pierre Milza, qui hésite alors sur la voie universitaire à suivre : l'italien (langue des origines) ? L'éducation physique (il a pratiqué le judo comme le karaté) ? L'histoire ? Il se range à l'avis de Berstein, qui le met en garde (« *Imagine-toi prof de gym à 50 ans !* ») et opte pour Cléo – avec une telle détermination qu'en 1964 il sera reçu premier à l'agrégation.

### SOUCI PERMANENT D'ACTUALISATION

Aussitôt affecté au lycée Michelet de Vanves, il dépose un sujet de thèse sous la direction de Jean-Baptiste Duroselle sur les relations franco-italiennes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, comme en quête de ses propres racines. Bientôt nommé à Sciences Po, il investit le lieu avec la vigueur et l'énergie qu'il met en tout et marque l'établissement de sa science comme de son aura pédagogique. Pendant ce temps Berstein, agrégé dès 1960, a accompli son service militaire puis

enchaîné les postes en lycée jusqu'à l'obtention d'un poste d'assistant à Nanterre. René Rémond, qui l'a repéré, lui demande d'assurer une conférence à Sciences Po. Nouveau rendez-vous entre les deux hommes, qui scellent cette fois leur collaboration comme leur amitié.

Leur formation commune, leur égal besoin de clarté didactique, conduit Milza à associer Berstein au projet éditorial que lui soumet alors Nathan : créer des manuels d'histoire de premier cycle. Une entreprise qui les exalte et que le succès couronne. Hatier prolonge l'aventure en leur demandant d'autres usuels pour le second cycle. Ils y associent Yves Gauthier et Jean Guiffan, qui avaient enseigné à leurs côtés à l'école d'application du boulevard Murat, ainsi que Gisèle Berstein, épouse de Serge, qui avait aussi commencé sa carrière comme institutrice. Sans doute est-ce l'une des clés de la réussite exemplaire de la collaboration du duo, qui signe une trentaine d'ouvrages didactiques en trois décennies, avec un permanent souci d'actualisation et de refonte.

S'il s'essaie à la rédaction d'ouvrages nés de recherches personnelles – *Le Fascisme italien*, paru chez Armand Colin en 1970, devient *L'Italie fasciste* lors de sa reprise au Seuil (1980) –, le binôme poursuit sa collaboration d'enseignement. Et le grand chantier qui unit Milza et Berstein est désormais la planification de l'enseignement de l'histoire à Sciences Po. Raoul Girardet tenait à y faire reconnaître un pôle proprement historien. S'il gagne la partie à l'heure de la retraite, c'est Milza, avec le soutien de son duettiste bien sûr, mais aussi de Jean-Pierre Azéma, de Jean-Noël Jeanneney et de Michel Winock, qui s'attelle à la tâche à la tête du nouveau Centre d'histoire de l'Europe au XX<sup>e</sup> siècle (1985). En étroite symbiose, les compères développent les activités de recherche, organisent colloques et tables rondes, nouent des liens avec les établissements universitaires en France comme à l'étranger, animent un séminaire le mercredi en fin de journée pour que les enseignants puissent y assister. Salle comble !

La recette ? Une simple alchimie qui désarme l'analyse. Et Serge Berstein, commentant la mort de son ami, disparu en février, en conclut : « *On s'est pris comme on était.* » ♦

La semaine prochaine : Les vrais auteurs du Robert.

## Hommage à un passeur de frontières

Disparu le 28 février 2018, Pierre Milza laisse inconsolables celles et ceux qui ont collaboré avec lui à une vision plurielle du monde contemporain. L'introduction d'un volume d'hommage à l'historien, publié en 2014 par une vingtaine de chercheurs ayant soutenu leur thèse sous sa direction, en rappelle l'engagement et la force. « Durant toute sa carrière, Pierre Milza a été un passeur de frontières dans toutes les acceptions du mot, géographique et linguistique, académique et thématique. Le Centre d'histoire du XX<sup>e</sup> siècle a largement contribué au renouveau de l'histoire politique. Aux côtés de l'ami fidèle Serge Berstein, et d'autres collègues, il en a fait un lieu ouvert, tissant des liens avec de multiples universi-

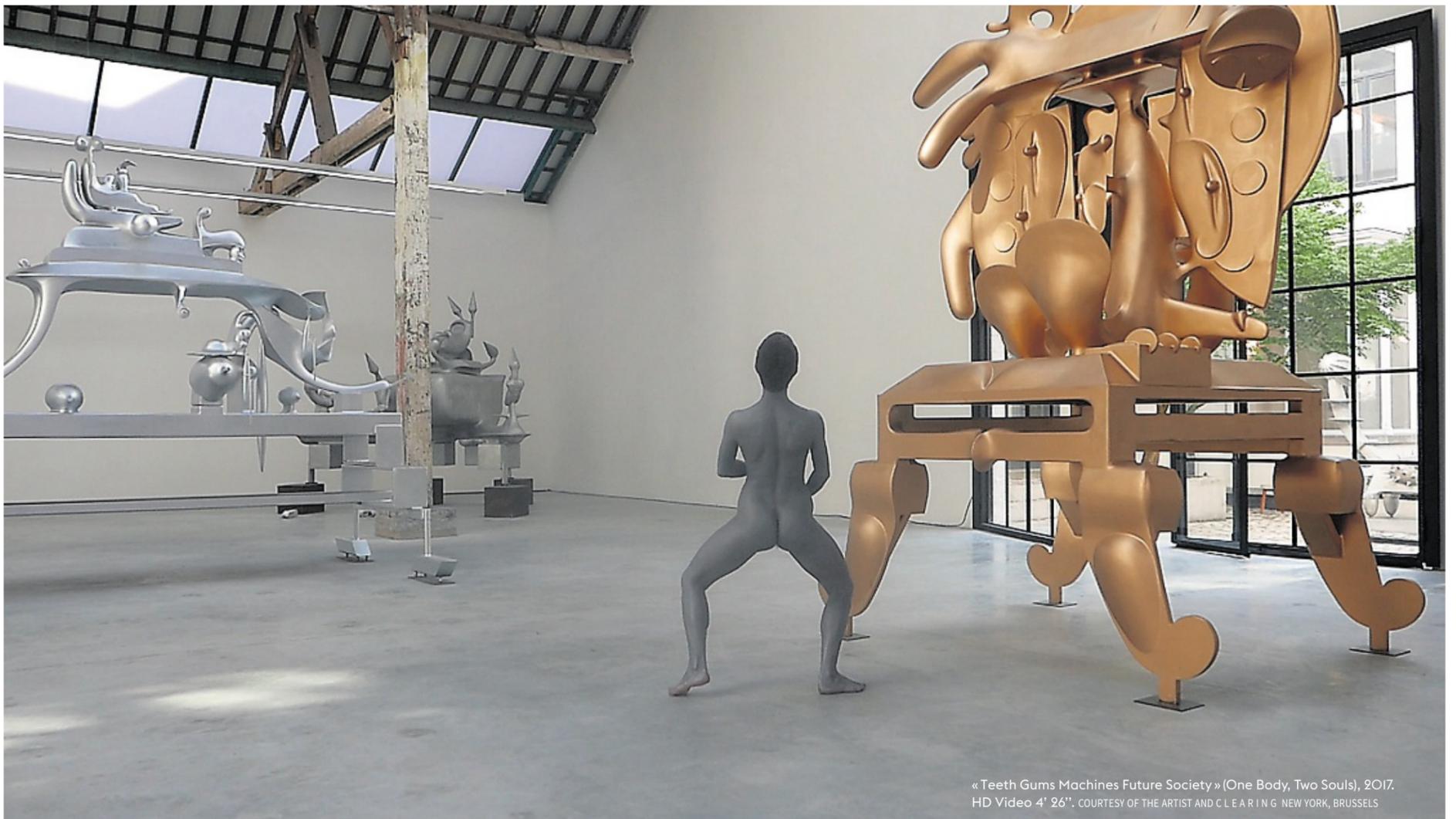
tés françaises et étrangères dans un esprit pluraliste. Avec Daniel Roche, il a su, à travers la Revue d'histoire moderne et contemporaine, mettre en valeur les renouveaux d'une historiographie nationale et internationale. Pionnier dans de nombreux champs de recherche, directeur de thèses libéral et généreux, il est aussi un pédagogue – comme l'attestent ses manuels – et un vulgarisateur au meilleur sens du terme, auteur d'ouvrages conçus selon des critères scientifiques incontestables mais accessibles aux non-spécialistes. Homme d'engagement, il s'efforce dans ses écrits ou ses interventions publiques de démonter et de nuancer les représentations clivées et les clichés stériles. Bataillant, par exemple, dès la fin des années 1980,

contre l'idée d'une prétendue facilité de l'intégration de l'ancienne immigration (notamment celle des Italiens), véhiculée à tort par les discours différentialistes au sujet des immigrés. Insistant, encore aujourd'hui, sur le risque d'un usage politique du mot « fascisme », détournant des véritables menaces pesant sur la démocratie. S'opposant, avec d'autres, aux lois mémorielles au nom d'une indépendance de l'historien. D'Italie et d'ailleurs, à ses côtés, ses élèves et amis continuent le chemin. » ♦

D'Italie et d'ailleurs. Mélanges en l'honneur de Pierre Milza, sous la direction de Marie-Claude Blanc-Chaléard, Caroline Douki, Anne Dulphy et Marie-Anne Matard-Bonucci (Presses universitaires de Rennes, 2014).

# L'art « queer »

## de Lili Reynaud Dewar



« Teeth Gums Machines Future Society » (One Body, Two Souls), 2017. HD Video 4' 26". COURTESY OF THE ARTIST AND C L E A R I N G NEW YORK, BRUSSELS

**ESQUISSES DU FUTUR 3|6** Les artistes contemporains explorent l'avenir à la lumière des sciences sociales. Cette semaine, l'incarnation des discriminations de « race », de genre ou de classe par une plasticienne-performatrice

ÉRIC LORET

On demande à Lili Reynaud Dewar vers quel avenir tend son art : « Une famille queer un peu dissolue, répond-elle, et qui invente de nouvelles formes de sociabilité. » Dans la plupart des œuvres de cette plasticienne-performatrice, il y a différents objets exposés et une vidéo où on la voit danser nue, le corps entièrement peint, filmée dans le lieu d'exposition où nous nous trouvons, mais en notre absence. Les mouvements qu'elle interprète sont des fragments chorégraphiques de Joséphine Baker, en boucle, comme un photogramme bloqué qui sauterait indéfiniment. Parmi ses personnages tutélaires, on trouve aussi le musicien afrofuturiste Sun Ra, l'écrivain gay Guillaume Dustan, promoteur à l'aube des années 2000 du sexe sans préservatif (elle le cite dans *My Epidemic*, 2015, installation réalisée pour la Biennale de Venise), ou encore la biologiste et philosophe Donna Haraway, dont elle a utilisé le célèbre *Manifeste cyborg* (1985), entre autres, pour son projet *Teeth Gums Machines Future Society* (« Dents, gencives, machines, futur, société », 2016).

Dans un de ses textes théoriques, Reynaud Dewar écrit qu'« avec l'éloquence qui [lui] est propre (déliérément emphatique, ironique – ou plutôt parodique?! –, revendicative) », Donna Haraway professe « un rejet de la nature en tant qu'instance de légitimation des mécanismes de hiérarchisation, de domination, de silence, d'oubli ». Cette définition pourrait sans doute en partie s'appliquer à son propre art, qui est souvent drôle, à double sens, teinté d'ironie. Pour le critique Diedrich Diederichsen, elle appartient à cette génération d'après les idéologies qui ne croit plus aux mythes du progrès, en particulier social. Ce qui était déjà le cas, note-t-il dans le catalogue d'*Interpretation* – un des premiers projets phares de Reynaud Dewar, présenté à la Kunsthalle de Bâle en 2010 – de Sun Ra et d'autres afrofuturistes.

Il ne s'agit pas pour Sun Ra, poursuit le critique, de nier le problème social, mais simplement de le (re)présenter sans s'arrimer au mythe du progrès. Diederichsen reprend à son compte la phrase d'Haraway dans son *Manifeste cyborg* : « La limite entre science-fiction et réalité sociale est une illusion d'optique. » Ce qui fait de Sun Ra et de son orchestre des personnages de science-fiction, conclut-il, « c'est

qu'il fallait reconnaître que leur musique avait une réalité sociale ». On pourrait le dire aussi de Reynaud Dewar : la réalité sociale qu'elle incarne, « dans un monde où privé et public se confondent toujours plus », est celle des discriminations de « race », de genre, de classe. Elle l'aborde de façon transversale, sur le fil, en essayant de préserver la possibilité d'une pensée complexe. La méthode est celle de la famille queer (Joséphine Baker, Haraway, Dustan, sa mère, etc.) grâce à laquelle, écrivait l'artiste en 2013, se produit « simultanément une confrontation et une trans-fusion entre un matériau que j'utilise justement parce qu'il ne m'appartient pas et que je n'ai aucune légitimité particulière à le "prendre" (...), et un matériau que je qualifierais d'"hyperautobiographique" ».

#### ILLÉGITIMITÉ GÉNÉRALISÉE

La question de la légitimité à s'occuper de (ou à discourir sur) tel ou tel problème est en effet centrale dans tout ce qui concerne les relations de genre ou de « race ». Le paradigme socio-esthétique néolibéral, on le sait, promeut moins une fin des dominations qu'une illégitimité généralisée. Ce que propose Lili Reynaud Dewar, c'est de négocier

en quelque sorte notre illégitimité à interpréter les représentations : femme blanche, elle peut dire quelque chose de Joséphine Baker, et éventuellement avoir tort (de le faire ou dans ce qu'elle dit). De fait, si elle a lu l'artiste Coco Fusco ou la militante bell hooks, ces « théoriciennes qui ont fait entrer des questions liées au féminisme noir, qui ont mis en question une vision un peu trop eurocentrée et blanche du féminisme », elle souligne surtout aujourd'hui la nécessité « de pouvoir accepter d'être dans la position de quelqu'un qui n'est pas dans la bonne position ».

Lili Renaud Dewar a ainsi un peu délaissé les lectures théoriques pour celles de l'autofiction (Dustan ou Chris Kraus), car notre avenir, estime-t-elle, dépend de « la façon dont les gens vont mettre non seulement la société à l'épreuve de leurs propres expériences intimes et personnelles, mais aussi celles-ci comme servant à la société ». Une façon, peut-être, de préserver l'interprétation et sa multiplicité contre la rigueur de l'identité. ♦

La semaine prochaine : l'afrofuturisme féministe de Wangechi Mutu.